

467

# GALANTE AVENTURE

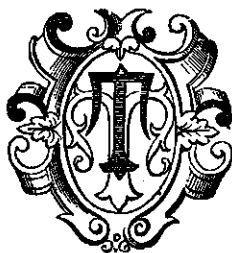
OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

PAR

MM. LOUIS DAVYL & ARMAND SILVESTRE

MUSIQUE DE

M. ERNEST GUIRAUD



PARIS  
TRESSE, ÉDITEUR  
GALERIE DU THÉÂTRE-FRANÇAIS  
PALAIS-ROYAL

1882

Tous droits réservés.

# GALANTE AVENTURE

OPÉRA-COMIQUE

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'OPÉRA-COMIQUE,  
le 23 mars 1882.

## PERSONNAGES

URBAIN DE BOIS-BAUDRY, capitaine de routiers. . . . .	MM. TALAZAC.
VIGILE, bohème . . . . .	TASKIN.
LE MARQUIS DE CHAMP-D'OR, argentier du roi . . . . .	GRIVOT.
ELOI, routier . . . . .	BARNOLT.
SAINTE-ANNE-D'AURAY, sergent de routiers. . . . .	TROY.
ARMANDE DE NARSAY, jeune veuve . . . . .	M <sup>mes</sup> BILBAUT-VAUCHELET
ISABEAU DE CHAMP-D'OR . . .	DUPUIS.
GILBERTE, suivante d'Isabeau. . .	CHEVALIER.
BOURGEOIS, BOURGEOIGES, ROUTIERS, MALANDRINS et MUSIENS.	

S'adresser pour la mise en scène à M. Charles PONCHARD, directeur de la scène, au théâtre de l'Opéra-Comique.

La partition se trouve chez MM. DURAND, SCHÖNEWERK et C<sup>ie</sup>, éditeurs de musique, à Paris, 4, place de la Madeleine.

# GALANTE AVENTURE

---

## ACTE PREMIER

Le décor représente une promenade plantée d'arbres. — Au second plan, l'hôtellerie à l'enseigne de la SALAMANDRE. — Tables et tonnelles vers le fond. — A gauche, petit hôtel en pan coupé avec terrasse et petite porte grillée s'ouvrant sur la place; autre porte dérobée donnant sur le premier plan de droite. — Au loin les bords de la Seine et le château de Nesles.

Il est sept heures du soir. — Au printemps. — Au lever du rideau, des bourgeois et des bourgeoises sont sur la place prenant le frais, les femmes assises, les hommes se promenant.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

BOURGEOIS, BOURGEOISES.

ENSEMBLE.

JEUNES GENS.

C'est le printemps, la brise est douce,  
L'air est plein de parfums brûlants,  
C'est l'heure où nul ne repousse  
Les jolis propos des galants.

1

## GALANTE AVENTURE

Les femmes nous sont moins rebelles,  
 Sous les regards mourants du jour,  
 Laissez-nous donc, mes toutes belles,  
 Vous parler un instant d'amour.

## JEUNES FEMMES.

C'est le printemps, la brise est douce,  
 L'air est plein de parfums brûlants,  
 C'est l'heure où nul ne repousse  
 Les jolis propos des galants.  
 Nos amis nous trouvent plus belles,  
 Sous les regards brûlants du jour...  
 Tout en feignant d'être rebelles,  
 Écoutons leurs propos d'amour!...

## SCÈNE II

## LES MÊMES, LES GAMINS.

GAMINS, entrant par le fond.

Oh! la joyeuse nouvelle!  
 Accourez! c'est de là-bas,  
 Qu' le clairon nous appelle  
 Et qu'arrivent les soldats.  
 Après la guerre lointaine,  
 Où tant d'entre eux ont péri,  
 Les voici! Leur capitaine,  
 Est le fameux Bois-Baudry!

LES BOURGEOISES, se levant.

Les routiers! Pauvres gens! Vite! qu'on leur apporte  
 De quoi se rafraîchir après ce long chemin.

LES BOURGEOIS.

Les routiers! Jour de Dieu! Le diable les emporte!  
 Il va falloir guetter nos maîtresses demain!

LES BOURGEOISES, un peu plus bas.

On les dit tous fort beaux et galants à l'envie;  
 Ils arrivent à temps pour nous désennuyer.

LES BOURGEOIS.

Ils viennent à propos pour troubler notre vie,  
Et tous ces vagabonds sont faits pour effrayer.

LES BOURGEOISES.

Au-devant d'eux, Mesdemoiselles !

LES BOURGEOIS.

Courons pour surveiller nos belles !

CHOEUR DE SORTIE.

BOURGEOISES, GAMINS.

Oh ! la joyeuse nouvelle !  
Accourons ! c'est de là-bas,  
Que le clairon nous appelle,  
Et qu'arrivent les soldats,  
Après la guerre lointaine,  
Où tant d'autres ont péri,  
Les voici ! Leur capitaine,  
Est le fameux Bois-Baudry !

BOURGEOIS.

Oh ! la fâcheuse nouvelle !  
Accourons, c'est de là-bas,  
Que le clairon nous appelle,  
Et qu'arrivent les soldats,  
Après la guerre lointaine,  
Où tant d'entre eux ont péri,  
Les voici ! Leur capitaine,  
Est le fameux Bois-Baudry !

Sortie.

## SCÈNE III

CHANDOR, VIGILE, puis GILBERTE.

CHANDOR.

Veux-tu gagner dix pistoles ?

## GALANTE AVENTURE

VIGILE.

Dix pistoles? aurais-je enfin l'insigne joie d'entendre  
Votre Seigneurie parler sérieusement?

CHANDOR.

Réponds, sans vergogne, comme d'habitude; veux-tu  
gagner dix pistoles?

VIGILE.

Autant vaudrait demander à Tantale s'il daignerait  
accepter un verre d'alicante.

CHANDOR.

Voici la chose et sans ambage. Tout à l'heure, au Louvre, M. de Pardaillan, a osé dire à moi, marquis de Chandor, argentier de sa gracieuse Majesté François I<sup>er</sup>, que je ne saurais faire enlever une femme et que pour telle aventure il fallait au moins mille ans d'ancêtres... J'ai donné un démenti à M. de Pardaillan, démenti formel et qui me décide à faire enlever aujourd'hui même la femme que j'adore.

VIGILE.

Sans être trop indiscret, monsieur le marquis, combien ce démenti vous coûtera-t-il?

CHANDOR.

J'ai parié deux mille livres.

VIGILE.

Donc, c'est pour... paraître gagner deux mille livres que vous tentez ma conscience à l'aide de dix pistoles! Non, monsieur de Chandor, me mêler à un rapt à ce prix, impossible!.. j'y perdrais!...

CHANDOR.

Qui te parle de rapt! Tu n'auras rien à faire qu'à chanter.

GILBERTE, apparait venant du fond, elle se cache.

Vigile! avec mon maître!

VIGILE.

Monsieur le marquis, nombre de fois j'ai chanté pour vous, sous les fenêtres des belles, refrains et triolets; qui jamais n'ont rien rapporté à vous d'abord, et à moi moins encore.

GILBERTE.

Que complotent-ils ensemble?

CHANDOR.

Aujourd'hui ne sera pas de même... six hommes loués par mon intendant se tiennent là dans cette auberge. Tu donneras une sérénade devant l'hôtel, ton chant, — car tu chantes, toi; moi je ne peux pas!.. — ton chant attirera la dame sur la terrasse; au moment où elle apparaîtra, nos hommes s'empareront de madame de Narsay et la conduiront là où ils doivent.

VIGILE.

Quoi, c'est madame de Narsay?

GILBERTE.

Madame de Narsay! ah!

CHANDOR.

Oui. La plus jolie des dames d'honneur de la reine. J'en raffole! Elle n'en sait rien. Elle est seule dans sa demeure. J'ai pris mes renseignements. Ses gens sont partis aujourd'hui même pour un de ses fiefs. L'occasion se présente à moi toute souriante. Est-ce dit? on va l'aboucher avec les hommes.

VIGILE.

J'ai consulté ma conscience...

GILBERTE.

J'espère qu'il ne fera pas cela!

VIGILE.

Donnez les dix pistoles.



GILBERTE.

Ah! Vigile! Vigile!

Elle sort.

CHANDOR.

Après.

VIGILE.

Comment après?

CHANDOR.

Après l'enlèvement.

VIGILE.

Pardon, seigneur, mais si la besogne faite?...

CHANDOR.

Insolent!... Je te connais.

VIGILE.

Moi aussi je vous connais. Un acompte.

CHANDOR.

Rien!

VIGILE.

Un simple acompte.

CHANDOR.

N'insiste pas, ce serait inutile.

VIGILE.

Si la tentative échoue?

CHANDOR.

Il m'en reviendra au moins l'honneur d'avoir tenté l'aventure.

VIGILE, tendant la main.

Toujours vous! Mais moi! moi!... Voyons, un tout petit acompte, ne serait-ce que pour me mettre en voix. Comprenez donc, deux mille livres pour vous à qui reviendra tout l'honneur et dix pistoles pour moi qui n'aurai que la peine.

CHANDOR.

La peine ! Mais puisque tu es poète, chanter pour cela ou pour autre chose...

VIGILE.

Je sais bien qu'autant en emporte le vent!... Si ça réussit, vous paierez double !

CHANDOR.

Si tu échoues, tu n'auras rien!...

VIGILE.

Mais si vous échouez, vous ?

CHANDOR.

Moi, échouer ? je paierais plutôt triple!...

VIGILE.

O fortune inconstante, enfin tu me souris !

Ils sortent chacun d'un côté opposé.

## SCÈNE IV

ARMANDE, descendant de son hôtel. — Un page l'accompagne et se tient à l'angle du mur.

Sur mon âme remplie  
D'un trouble caressant,  
Une mélancolie,  
Avec le soir descend.  
J'ignore si je rêve,  
Mais dans mon cœur blessé,  
L'étoile qui se lève,  
Réveille le passé.  
O jeunesse envolée,  
Douceur des anciens jours,  
Mémoire inconsolée  
Des premières amours !  
J'ignore par quel charme,  
Mais la brise en passant,

Met à mes yeux des larmes,  
Et je pense à l'absent !

## SCÈNE V

ISABEAU, ARMANDE, puis GILBERTE.

Isabeau paraît se dirigeant vers l'hôtel de madame de Narsay.

ARMANDE, l'apercevant.

Isabeau!

ISABEAU.

Armande! c'est donc vrai? Tu pars?

ARMANDE.

Demain. En ce moment, je vais rendre mes devoirs à la reine.

ISABEAU.

Quoi? voilà six mois que je suis absente, j'arrive hier, et je ne te reverrai plus dès demain.

ARMANDE.

J'ai hâte de quitter Paris, j'ai besoin de calme et de silence, je voudrais pouvoir, tout à mon aise, penser, rêver, me souvenir.

ISABEAU.

Tu aimes quelqu'un!

ARMANDE.

A quoi me sert d'aimer!

ISABEAU.

Tu ne m'en avais jamais rien dit. Tu en avais bien le droit cependant, puisque tu es veuve.

ARMANDE.

Je ne reverrai plus celui que mon cœur avait choisi.

ISABEAU.

Est-il donc mort?

ARMANDE.

Nous avons grandi l'un près de l'autre, nous étant juré de ne nous quitter jamais! Seulement dans notre ignorance de la vie, nous avons compté sans mon père dont la volonté inflexible m'a mariée à M. de Narsay. Lui, désespéré, est parti.

ISABEAU.

Où est-il allé?

ARMANDE.

Où vont les cœurs trahis... Là où l'on meurt... Depuis six ans, je n'en ai plus entendu parler, je savais seulement qu'il était engagé dans les guerres lointaines.

ISABEAU.

Mais quand tu as été libre?

ARMANDE.

Ah! je me suis enquis, j'ai cherché, j'ai demandé, j'ai fait tout au monde pour le voir, j'aurais voulu lui dire que malgré mon triste destin, jamais sa pensée n'avait quitté mon cœur, et maintenant encore, si j'étais sûre qu'il vécût à l'heure où je te parle, il n'y a pas de démarche, point d'imprudence peut-être dont je ne me sente capable pour lui dire, lui crier: Urbain, te souviens-tu encore de celle qui t'aime toujours?...

ISABEAU.

Tu es libre aujourd'hui et tu te plains! que dirais-je donc, moi? mariées toutes deux à des maris... déjà respectables. M. de Narsay a été pour toi bon, délicat, paternel. Il a même poussé le scrupule jusqu'à s'en aller de très bonne heure, en te laissant avec l'indépendance une très grosse fortune... Pour moi, depuis qu'il est argentier de la cour et qu'au lieu... des galères, Sa Majesté François 1<sup>er</sup> lui a octroyé un marquisat, mon époux, M. de Chandor, n'est plus abordable, il se croit

vraiment gentilhomme, il essaie d'en avoir les goûts et s'évertue à s'en donner les allures. Vilain avant sa noblesse, plus vilain encore après, égoïste, vaniteux, avide d'argent, désireux de toutes les femmes, excepté de la sienne, voilà le compagnon que vraisemblablement je traînerai à ma suite jusqu'à la fin de mes jours. Ah ! j'oubliais !... jaloux, très jaloux ! jaloux à faire rire ! (Elle s'éloigne, puis revenant.) A toi, au moins, il reste la liberté de te remarier.

ARMANDE.

Je ne me remarierai jamais !

ISABEAU.

Jamais !

GILBERTE, entrant.

Chère maîtresse, madame la comtesse de Narsay part-elle donc ce soir même pour sa terre ?

ISABEAU.

Elle ne partira que demain, mais en ce moment elle se rend au Louvre pour saluer la Reine.

GILBERTE.

Dieu soit loué !

ARMANDE.

Que dit Gilberte ?

GILBERTE.

Je dis que la litière de madame la comtesse l'attend au coin de l'hôtel.

ARMANDE.

Si ta maîtresse y consent, Gilberte, jusqu'à demain matin, moment de mon départ, tu seras à mon service.

ISABEAU.

Je te la donne...

ARMANDE.

Permetts-tu qu'elle m'accompagne jusqu'au palais ?

ISABEAU.

Je suis seule. Laisse qu'elle me reconduise. A ton retour, tu la retrouveras ici.

ARMANDE.

J'y puis compter, n'est-ce pas, car je n'ai plus à l'hôtel un seul serviteur; partant demain matin pour ma terre, tous m'y ont précédée d'un jour.

GILBERTE.

Je me tiendrai aux ordres de madame la comtesse. Mais l'heure s'avance, Madame.

ENSEMBLE

ISABEAU.

Va-t'en! va-t'en! ah! va-t'en vite!  
Car voici la nuit,  
Et l'heure qui fuit  
Au repos invite!

ARMANDE.

Je pars! Adieu! qu'ils passent vite  
Les doux moments de bonheur!  
Hélas! dans mon cœur  
Plus rien ne palpite.

GILBERTE.

Partez! partez vite,  
Car voici la nuit,  
Et l'heure qui fuit  
Au repos invite!

ARMANDE.

Je t'attendrai, ma Gilberte.

GILBERTE.

Oui, Madame.

ARMANDE.

Tiens, j'ai le cœur brisé vraiment.

ISABEAU.

Pourquoi t'attrister tellement ?  
Mais souris donc un peu, méchante!...

ARMANDE.

Sur mon âme,  
Isabeau, tu prends tout d'une heureuse façon,  
Rien n'abat ta gaieté.

ISABEAU.

N'ai-je donc pas raison ?

REPRISE DE L'ENSEMBLE

Armande s'éloigne précédée de son page.

## SCÈNE VI

ISABEAU, GILBERTE.

GILBERTE, à Isabeau qui va pour sortir.

Madame!

ISABEAU.

Qu'y a-t-il ?

GILBERTE.

C'est entendu; madame la comtesse s'en va chez la  
Reine ?

ISABEAU.

Tu le vois.

GILBERTE.

Elle ne rentrera que fort tard alors, et dans une demi-  
heure, ici, dans l'hôtel, il n'y aura personne ?

ISABEAU.

Pourquoi ces questions ?

GILBERTE.

Ah! Madame! laissez-moi rire tout à mon aise! ah!  
ah! ah!

ISABEAU.

Mais qu'as-tu donc?

GILBERTE.

Alors tout va manquer! Ah! j'en rirai longtemps!

ISABEAU.

Je t'ordonne de parler.

GILBERTE.

Madame la marquise ne voudra pas me croire. Pardonnez-moi, Madame! Ah! ah! ah! les pauvres gens, un coup si bien monté!

ISABEAU.

Parleras-tu enfin?

GILBERTE.

C'est tellement invraisemblable que certainement madame la marquise refusera de me croire, et cependant c'est aussi vrai que celui qui doit faire le coup est un menteur.

ISABEAU.

Mais, quoi? quoi?

GILBERTE.

Ah! le gredin! Et dire que je l'aime!

ISABEAU.

Mais qui, qui?

GILBERTE.

Écoutez, le voilà qui chante!

VIGILE, à la cantonade.

Le temps d'aimer n'est que saison,  
Comme le printemps, fugitive.



Cueillons donc sa douceur hâtive,  
 Durant qu'il est en floraison !

ISABEAU.

Mais explique-toi donc, malheureuse !

GILBERTE.

Connaissant M. le marquis comme je le connais, j'espérais bien qu'il n'y aurait rien de grave ! Madame, ici même, tout à l'heure, on va venir pour enlever madame de Narsay.

ISABEAU.

Celui qui chante ?

GILBERTE.

Non, pas celui qui chante, mais celui qui le paie pour chanter.

ISABEAU.

De quel marquis alors parles-tu donc ?

GILBERTE.

De mon maître.

ISABEAU.

De M. de Chandor ?

GILBERTE.

De votre mari, oui, Madame.

ISABEAU.

Lui ! Enlever madame de Narsay ! Pourquoi faire ? Je sais bien que la beauté d'Armande lui a mis la cervelle à l'envers, mais de là à un enlèvement ! Au reste, crois-moi, ma fille, ce sont de ces audaces sans conséquence et... pour elle et pour moi ! Pauvre homme, se laisser encore aller à de telles illusions, à son âge ! Allons, voyons, explique-moi la chose !...

GILBERTE.

Voici comment cela doit se passer. Vigile chantera et vous voyez qu'il a déjà commencé.

ISABEAU.

Qui cela, Vigile?

GILBERTE.

Celui que j'aime, malheureusement ! Un poète, un hâbleur, un prometteur, un trompeur!...

ISABEAU.

Mais, chère enfant, tu ne me fais guère l'effet de t'illusionner sur son compte.

GILBERTE.

L'illusion près de lui, je l'avoue, n'est pas de longue durée, mais elle renaît sans cesse. Il compose pour moi des vers et même les chante aux autres femmes pour le compte de leurs galants; sans sou ni maille, mais riche d'imagination, et mentant pour le seul plaisir de mentir.

ISABEAU.

Quoi! menteur aussi! Mais alors, c'est un vrai poète!

GILBERTE.

Il prétend que le mensonge est un don à lui accordé le jour de sa naissance par une fée qui doit le faire son héritier.

ISABEAU.

Eh! quoi, malheureuse, c'est un pareil homme que tu aimes?

GILBERTE.

S'il m'aimait, lui... peut-être ne l'aimerais-je pas!

ISABEAU.

Il paraît que c'est toujours comme cela! C'est égal, ma fille, un poète qui enlève les femmes et pour de l'argent...

GILBERTE.

Ah! mais dans toutes ces affaires-là, lui ne fait que chanter; il chante pour tous ceux...

ISABEAU.

Qui le paient! Décidément ton amoureux ne vit pas que d'espérances et de rêves.

GILBERTE.

Il vit surtout d'expédients. Ses seules ressources sont les chiffres fabuleux que lui montre son imagination et qu'il additionne dans l'air avec le doigt. Il va chanter sous les fenêtres et comme il espère que madame de Narsay, attirée par la musique, descendra sur la terrasse, alors M. le marquis enlèvera.

ISABEAU.

Et c'est M. de Chandor qui a ourdi toute cette aventure! Ah! Monsieur l'argentier! Décidément cet ancien croquant est devenu tout à fait gentilhomme. Dieu! quelle idée! Mon mari m'enlevant au son des guitares... je vais prendre la place de madame de Narsay.

GILBERTE.

Comment, Madame, vous oseriez...

ISABEAU.

Ah! mon mari, mon cher mari,  
A la fin de cette aventure,  
A quel point vous serez marri,  
Quand vous verrez votre capture!

Avant de vous désabuser  
Je profite, c'est légitime,  
Des douceurs, vœux, serments, baisers,  
Destinés à votre victime.  
Pour moi le fait est surprenant  
De vous trouver entreprenant.  
Si j'allais vous trouver sublime!  
Si j'allais vous trouver exquis  
A me raconter ces sonnettes,  
Beau, spirituel, vrai marquis,  
Enfin, tout autre que vous n'êtes!  
Ah! par pitié pour mon émoi,  
Beau séducteur, épargnez-moi.  
Restez; restez comme vous êtes!

Ah! mon mari, mon cher mari,  
A la fin de cette aventure,  
A quel point vous serez marri,  
Quand vous verrez votre capture!

GILBERTE.

Mais, Madame, M. le marquis va vous reconnaître.

ISABEAU.

Impossible! la nuit sera venue et quand il sera à mes genoux, nous serons sans lumière.

GILBERTE.

Quelle imprudence!

ISABEAU.

Viens, viens, suis-moi.

Elles entrent dans la maison.

## SCÈNE VII

BOIS-BAUDRY, BOURGEOIS, SOLDATS.

Bois-Baudry entre par la gauche avec quelques soldats.

BOIS-BAUDRY, désignant l'auberge aux soldats.

Quand l'amour cessera de leur verser à boire,  
Là, pour me retrouver, vous porterez vos pas!

A un des soldats.

Et toi, cours vite

Jusqu'à la prévôté nous assurer un gîte.

Femmes et soldats se dirigent vers le fond pour boire.

Paris! C'est là qu'elle respire,  
Celle qui m'a repris sa foi,  
C'est là que son divin sourire  
Luit pour un autre que pour moi!  
Oui, c'est là qu'Armande infidèle  
Rit peut-être de mes douleurs.  
C'est là qu'au seul souvenir d'elle,  
Mes yeux se remplissent de pleurs.

Ah! lâche que je suis! plus d'indigne faiblesse!  
 Eh! que m'importe donc celle qui me délaisse!  
 Sur mes rêves brisés, printemps, jette des fleurs.

A moi, les fêtes qu'on envie,

Je vais connaître enfin les charmes de la vie,  
 Les bals, les splendeurs de la cour,  
 A moi, tous les plaisirs et toutes les ivresses,  
 Et j'aurai beaucoup de maîtresses,  
 Ayant au cœur beaucoup d'amour!

### SCÈNE VIII

BOIS-BAUDRY, SOLDATS, puis L'HOTELIER et VIGILE.

Plusieurs soldats entrent.

UN SOLDAT.

Entrons dans cette auberge, le capitaine l'a ordonné.

UN AUTRE, frappant.

Holà, maître hôtelier!...

L'HÔTELLIER, apparaissant.

Impossible de vous recevoir, ma maison est louée pour une heure.

PREMIER SOLDAT.

Louée?...

DEUXIÈME SOLDAT.

Et par qui, s'il vous plaît?

VIGILE, se faufilant sous le bras de l'hôtelier.

Par moi, si cela surtout ne déplaît pas trop à Vos Seigneuries!...

PREMIER SOLDAT.

Quel est cette espèce de bedeau?

VIGILE.

Bedeau! Prenez de l'eau bénite, voilà le goupillon!

Il dégaîne et se met en garde.

DEUXIÈME SOLDAT.

Arrière et livrez passage!

VIGILE.

Je vous permets de vous y mettre plusieurs.

PREMIER SOLDAT.

En avant!

Ils ferraillent en tirant sur le devant de la scène. — Sainte-Anne apparaît avec une lanterne. — Éloi court au tapage et lève la lanterne.

BOIS-BAUDRY, s'avancant et abaissant les épées au moment où la lampe de Sainte-Anne éclaire la bagarre.

Vigile!

VIGILE, qui aperçoit Bois-Baudry.

Bois-Baudry! mon capitaine! Mais c'est mon ancienne compagnie!

BOIS-BAUDRY.

Vigile! Toi! Dans quel accoutrement, mon pauvre ami! Serais-tu donc sacristain dans quelque église?

VIGILE.

C'est un déguisement fait pour tromper le monde!

SAINTE-ANNE.

Menteur! vilain menteur! grand menteur!

VIGILE.

Il y a bal ce soir à l'hôtel...

ÉLOI.

De Gascogne?

VIGILE.

Non! d'Espagne! et j'espère y faire sensation sous ce costume. Je t'y emmène.

ÉLOI.

Bonjour, Vigile!

VIGILE.

Éloi! Pas encore tué?... C'est donc toi qui, pendant le combat, gardais les bagages?

ÉLOI.

Je parie que depuis que tu es là, tu as déjà menti?

VIGILE.

Je n'ai pas encore parlé.

BOIS-BAUDRY.

Vigile! fais attention! voilà ton ancien sergent qui l'a reconnu.

VIGILE.

Sainte-Anne d'Auray! Tiens! il est encore vieux!

SAINTE-ANNE.

Mauvais soldat!

ÉLOI.

Depuis que, sans nous dire adieu, tu nous as quittés il y a trois ans, il t'a chaque jour doublé ta punition.

VIGILE.

Alors, je dois avoir plus de jours de consigne à faire que je n'ai d'heures à vivre!

SAINTE-ANNE.

Trainard! déserteur!

ÉLOI.

Au fait, c'est vrai! tu as un peu déserté, toi?

VIGILE.

Malgré la grande envie que j'en avais je ne me le serais pas permis. J'étais trop galant homme pour vous mettre dans l'embarras. Je me suis fait remplacer, voilà tout!

ÉLOI.

Remplacer!

SAINTE-ANNE.

Menteur!

UN SOLDAT.

Remplacer!

VIGILE.

Mais, oui, remplacer! C'était en Dauphiné, un jour de printemps, je m'ennuyais encore plus que de coutume, lorsque je rencontrai dans une auberge, un jeune héros plein d'ambition et de valeur, et surtout n'aspirant qu'après coups et blessures. Il arrivait de son village exprès pour s'engager. Je lui ai offert ma place, et moi j'ai pris la sienne... sur la grande route. Capitaine! avez-vous été content de mon successeur?

ÉLOI.

Mais nous ne l'avons jamais vu, ce remplaçant-là!

VIGILE.

Quoi! il n'est point encore parvenu jusqu'à vous? Ah! tant mieux pour lui! Il sera mort en pleines illusions!

SAINTE-ANNE.

Trainard! déserteur! les galères!

VIGILE.

Impossible de m'y rendre, sergent! Je suis fixé à Paris.

SAINTE-ANNE.

C'est toi qui as eu du bonheur de sauver la vie au capitaine.

BOIS-BAUDRY.

Et cela m'a été fort agréable, en effet. Nous étions à Marignan, j'avais six lansquenets sur la peau, et sans son assistance...

VIGILE, venant lui serrer les mains.

Oui! il faisait chaud ce jour-là! et nous nous trouvâmes un peu fatigués le soir. Ah! que je suis aise de te



retrouver! Trois ans sans se revoir, c'est long! Tu ne m'en veux pas de vous avoir... quittés?

BOIS-BAUDRY.

T'en vouloir? pauvre enfant de Bohême! pauvre tête folle! T'en vouloir? je sais trop bien ton affection pour moi et ce que vaut ton cœur.

VIGILE.

Alors, nous nous aimons toujours?

BOIS-BAUDRY.

Toujours et pour jamais!

ÉLOI.

Vigile! donnes-tu toujours de beaux coups d'épée?

VIGILE.

Personne n'ose plus se battre avec moi à Paris.

ÉLOI.

Tu n'avais qu'à rester en Lombardie, tu y aurais trouvé à qui parler.

VIGILE.

Si on se battait tous les jours, je ne dis pas non! mais attendre une bataille des mois entiers!... Décidément, la noble profession des armes ne cadre en aucune façon avec mes goûts, pourtant bien modestes et faciles à satisfaire. (Avec emphase et mentant.)

Ce qu'il me faut à moi, c'est l'éternelle orgie,  
Les coupes d'or qu'emplit un vin, fils du soleil,  
Les jours pleins de chansons et les nuits sans sommeil,  
Les femmes....

SAINTE-ANNE, à Éloi.

Éloi! je te défends d'en écouter davantage! demi-tour!... Mauvais soldat! Déserteur! les galères...

VIGILE, à Éloi.

Comme punition, fait-il toujours tricoter des bas?

ÉLOI.

Depuis quinze ans qu'il nous punit, nous lui en avons tricoté plus de cent cinquante paires. Ses bas sont un fardeau pour les bagages.

VIGILE.

Dis donc? rapportes-tu beaucoup d'argent?

ÉLOI.

Pardi!

VIGILE.

Garde-le bien, j'ai l'intention de te l'emprunter.

ÉLOI.

Ah!

SAINTE-ANNE.

Éloi!

Éloi s'enfuit.

VIGILE.

Mais, j'y songe, n'est-ce pas la première fois que tu viens à Paris?

BOIS-BAUDRY.

Tout en cette ville m'est encore inconnu.

VIGILE.

Ne t'inquiète de rien et compte sur moi; je me charge de te guider dans le tourbillon des plaisirs, et j'oserai même affirmer que l'amie de la femme que j'aime est folle de toi!...

BOIS-BAUDRY.

Elle ne m'a jamais vu!...

VIGILE.

Mon Dieu! pas de toi particulièrement, mais tu es complètement le cavalier qu'elle ambitionne. Elle m'en parlait encore hier, et quand elle me disait son rêve, c'est à toi que je pensais.

BOIS-BAUDRY.

Mon pauvre garçon! Éloi a raison, tu mens toujours.

## VIGILE.

Non! j'exagère, voilà tout! J'ai une loupe dans l'esprit! Enfin, te voilà! je suis heureux! Ah! la belle vie que nous allons mener et que de malheureuses nous allons faire!

## BOIS-BAUDRY.

Je ne demanderais pas mieux, mais nous repartons demain à l'aube.

## VIGILE.

Raison de plus, alors! Quelle nuit! quelle nuit! Paris! voilà la ville de toutes les folies et de tous les mystères! oh! les femmes surtout!

## I

Dans la grande ville  
 La femme est fragile,  
 Quel objet charmant,  
 Mais pour un moment!  
 Sa coquetterie,  
 Son goût qui varie  
 Font le désespoir de tous les maris.  
 A qui les plaisante  
 D'humeur complaisante,  
 Telles je te présente  
 Les dames de Paris!

## II

On la voit fidèle  
 A qui se rit d'elle,  
 Le cœur bon souvent,  
 Mais la tête au vent,  
 A toute autre affaire  
 Son humeur préfère  
 Les plaisirs, l'amour, les jeux et les ris.  
 Le hasard pour maître,  
 Son mot est : peut-être!  
 Telles tu vas connaître  
 Les dames de Paris!

BOIS-BAUDRY.

Vigile, je m'en rapporte à ta longue expérience, mais, tu sais, le devoir avant tout.

VIGILE, le reconduisant.

Mon capitaine, je t'attends, ici près, sur la berge, devant le château de Nesles, dans une heure.

BOIS-BAUDRY.

Et toi, pendant ce temps-là?...

VIGILE.

Ne t'inquiète point ! je composerai des vers pour elle :

Des tourelles de ton manoir  
Descends, châtelaine à l'œil noir,  
Ma duchesse, mon amoureuse...

Bois-Baudry sort.

## SCÈNE IX

VIGILE.

Toute cette soldatesque importune pouvait me faire manquer notre coup, ce qui ne serait point mon compte dans la situation actuelle. M. le marquis de Chandor m'a promis dix pistoles pour chanter ; si je suis adroit — et je le suis — il m'en donnera demain dix autres pour me taire : Total vingt pistoles et une conscience nette ! C'est égal, je crains de m'être un peu avancé touchant les ivresses que j'ai fait entrevoir à Bois-Baudry. Un grand faste est assez difficile avec vingt pistoles qu'on n'a pas, et j'ai promis des princesses ! Ah ! ma foi, tant pis ! peut-être, pour ce prix, ne pourrai-je les lui offrir que d'une qualité un peu inférieure, mais je leur parlerai avec tant de respect, et je les traiterai avec tant de considération, qu'elles et lui se laisseront convaincre, prenant cette poudre aux yeux pour de la poudre d'or !

Maintenant, à l'œuvre, et allons voir si mes musiciens sont à leur poste.

Il va frapper mystérieusement trois coups à la porte de l'hôtellerie et en fait sortir les chanteurs.

## SCÈNE X

ISABEAU et GILBERTE, sur le balcon de l'hôtel, puis  
VIGILE et LES MUSICIENS, sortant de l'hôtellerie.

ISABEAU.

Tous les feux sont éteints ?

GILBERTE.

Plus une seule lumière dans l'hôtel.

ISABEAU.

L'heure doit être proche.

VIGILE, à des chanteurs groupés autour de lui.

Attention ! et en mesure si c'est possible.

### I

Toi, la plus chère et la plus belle,  
Laisse ma voix bien doucement,  
O ma farouche, ô ma rebelle,  
Laisse ma voix te dire mon divin tourment.

GILBERTE.

C'est le signal ! voilà Vigile ! Ah ! tu me le paieras, monstre !

ISABEAU.

Va, laisse-moi seule.

VIGILE, chantant.

## II

Pour un sourire de ta bouche,  
Un regard de tes yeux pervers,  
O ma rebelle, ô ma farouche,  
Pour un regard je donnerais tout l'univers.

ISABEAU.

Je ne vois pas M. de Chandor!

UN MALANDRIN.

Alerte! alerte!

Ils escaladent le balcon.

ISABEAU.

Ah! les affreuses figures! j'ai peur! Non! non!

Elle fuit dans l'intérieur de l'hôtel.

GILBERTE, du fond.

Au secours! au secours!

BOIS-BAUDRY, à la cantonade.

Tenez ferme! j'arrive.

VIGILE.

Il se cache derrière la porte de l'hôtellerie.

Bois-Baudry! Tirons à l'écart.

Les mendiants s'avancent vers la terrasse.

Isabeau apparaît à la petite porte donnant sur la rue,  
arrivée au bas, elle s'enfuit.

GILBERTE, dans le fond.

A moi! à moi! (Elle apparaît sous le porche entraînée par  
deux hommes.) Au secours! au secours! à l'aide!

## SCÈNE XI

BOIS-BAUDRY, VIGILE, GILBERTE, LES MENDIANTS.

BOIS-BAUDRY.

A moi, compagnons ! Attaquer une femme ! Balayons ces guenilles !

ISABEAU, affolée par le bruit.

Ah ! quelle équipée ! Où me réfugier, où fuir ? Pourvu que je retrouve mon chemin !

Elle s'enfuit derrière l'hôtel.

Bois-Baudry, qui a attaqué les ravisseurs, les met en fuite et reconduit Gilberte qui, brisée par l'émotion s'est laissé aller dans ses bras. Vigile, alors voyant Bois-Baudry entrer sous le porche avec Gilberte presque évanouie dans ses bras, ferme la porte croyant que la femme sauvée est madame de Narsay.

VIGILE.

Bois-Baudry qui sauve madame de Narsay !... Galante aventure ! ô hasard ! Tiens ! le manteau de mon capitaine ! j'aimerais que Gilberte qui m'adore, me vît revêtu de ces habits magnifiques... Ce pauvre monsieur de Chandor ! toujours un peu en retard.

CHANDOR, de derrière le mur.

Psit ! psit !

VIGILE.

Psit ! psit !

CHANDOR, arrivant sur le devant de la scène.

Eh bien ! quoi ? qu'y a-t-il ?

VIGILE.

Manqué !

CHANDOR.

Manqué?

VIGILE.

Oui.

CHANDOR.

Ah!

VIGILE.

Par vous!

CHANDOR.

Par moi?

VIGILE.

Comme d'habitude.

CHANDOR.

Explique-toi! dis-moi tout, ne crains rien, je suis homme à tout apprendre.

VIGILE.

Un soldat, un inconnu, un homme immense et armé jusques aux dents s'est jeté sur vos hommes, et leur a ravi madame de Narsay, et comme j'accourais à la rescousse, d'un coup de poignard de son épée, il m'a presque assommé.

CHANDOR.

Quel bonheur!

VIGILE.

Vous dites?

CHANDOR.

Je dis, quel bonheur!... car si tu avais réussi, quel embarras! Moi, je n'aurais pas pu!... Le roi m'ordonne d'aller moi-même loger et payer les routiers qui arrivent à l'instant du Milanais, et que commande le chevalier de Bois-Baudry. Donc, obligé de me rendre immédiatement à l'hôtel Saint-Paul, il m'eût été impossible de



donner suite à cette aventure, car, en cette occurrence, j'eusse eu besoin plus que jamais de tout mon sang-froid et de toute mon énergie : mais, parle, explique-toi, mon bon Vigile ! Et cet inconnu, tu le reconnaitrais ? Tu l'as vu ?

VIGILE.

Non ! Je n'ai pu dans cette lutte inégale que lui arracher son manteau.

CHANDOR.

C'est son manteau ? (Il examine le manteau.) Dis-moi ! et, après avoir sauvé la dame, où l'a-t-il conduite ?

VIGILE.

Mais... chez elle.

CHANDOR.

Ils sont ensemble ?

VIGILE.

Ils sont là !

CHANDOR.

Et lui à ses pieds sans doute ? Cela ne se passera pas de la sorte !

Il ouvre la porte.

VIGILE.

Ah !

CHANDOR.

Quoi ?

VIGILE.

N'entrez pas !

CHANDOR.

Pourquoi ?

VIGILE.

N'entrez pas !

CHANDOR.

Non, je n'entrerai pas; d'abord, et ensuite, je ne pourrais pas... le roi m'appelle.

VIGILE.

Seigneur! et mon argent?

CHANDOR.

Quel argent?

VIGILE.

Les dix pistoles, prix de mes forfaits!

CHANDOR.

Je ne te dois rien, tu n'as pas réussi.

VIGILE.

C'est vous qui avez échoué.

CHANDOR

Moi! échoué? Rien!

VIGILE.

Dix pistoles?

CHANDOR.

Rien! rien! rien!

VIGILE.

Huit, sept, six, cinq, quatre, trois, deux?

CHANDOR.

Rien! Va les demander à M. de Pardaillan qui gagne.

VIGILE, criant.

Je ne connais pas M. de Pardaillan!

CHANDOR.

Chut! Si l'on t'entendait!

VIGILE.

Une toute petite pistole!

CHANDOR.

Rien !

VIGILE.

Eh ! monsieur le marquis,  
 Qu'est-ce qu'une petite pistole,  
 Pour qui,  
 Dans son gousset, sent couler le Pactole.

CHANDOR.

Mauvais rimeur ! Eh bien ! quoi ? Tu as chanté !  
 Qu'as-tu fait autre chose !

VIGILE.

Rien, heureusement pour moi.

CHANDOR.

Tiens, pas ça !

VIGILE, s'en allant.

Et on dit que les chanteurs sont payés trop cher !  
 Il sort à gauche.

CHANDOR, entendant le bruit des chants des soldats.

Qu'est-ce que c'est que ça ? Qu'est-ce que c'est que  
 ça ? Les Routiers qui reviennent d'Italie, que Sa Majesté  
 m'ordonne de payer, et qu'il me faut installer à l'hôtel  
 Saint-Paul ! Eh bien ! non ! je n'irai pas, dussé-je en-  
 courir la colère du Roi ! je saurai quel est l'impertinent  
 qui a osé prendre ma place chez madame de Narsay !  
 Mais, la nuit est si noire, je ne verrai rien !..... Hé !

L'hôtelier apparaît, couvert d'un manteau, une lanterne à la  
 main.

L'HOTELIER.

Quoi ?

CHANDOR, appelant.

L'homme au falot ? Viens çà ! n'aie pas peur !

L'HOTELIER.

Votre Seigneurie ?

CHANDOR.

Veux-tu gagner dix pistoles ?

L'HOTELIER.

Dix pistoles ! Pourquoi ?

Il éclaire alors Chandor en pleine figure.

CHANDOR.

Cache ton falot ! Écoute moi bien ! Tout à l'heure, un gentilhomme va sortir de cet hôtel !

L'HOTELIER.

L'hôtel de madame de Narsay ?

Pendant ce colloque, Bois-Baudry sort de l'hôtel, et, ayant ramassé son manteau que Vigile a jeté à terre, il s'éloigne au moment où les clairons sonnent la retraite.

CHANDOR.

Cache donc ton falot ! Tu te tiendras près de la porte, et quand il en franchira le seuil, à l'aide de ta lanterne, tu mettras son visage en pleine lumière ; tu m'as bien compris, n'est-ce pas ?

L'HOTELIER.

Donnez les dix pistoles.

CHANDOR.

Après ! (Le poussant.) Il va sortir tout à l'heure, veille bien !

Ils vont se blottir près de la porte, Chandor derrière l'homme.

ISABEAU, arrivant, errante et perdue dans la nuit.

Je me suis perdue dans la nuit, depuis un quart d'heure je suis errante dans la rue sans pouvoir retrouver ma route... Tiens ! me voici revenue devant l'hôtel d'Armande ! Si je croyais qu'elle fût rentrée, j'oserais...

CHANDOR.

Des pas !... éclaire ! (L'hôtelier tourne le falot sur madame de Chandor.) Madame de Chandor ! ma femme !

L'HOTELIER.

Sa femme ! Comment ? le gentilhomme est une femme ? Cet homme est fou !

Il sort précipitamment.

CHANDOR.

Tais-toi donc, misérable ! ma femme seule à cette heure de nuit !... (Il va pour suivre sa femme, mais tout à coup il aperçoit, venant du fond, madame de Narsay qui revient du Louvre.) Madame de Narsay, escortée des gens du Roi ! Elle était donc au Louvre ? Alors, quelle femme était donc là ?... Ah ! c'était madame de Chandor, et c'est elle qu'a sauvée le cavalier inconnu !

Il sort comme un fou.

Chœur dans la coulisse et cris de : Vive Bois-Baudry !

## SCÈNE XII

MADAME DE NARSAY, ÉLOI.

MADAME DE NARSAY, entrant, escortée de quatre gardes à la livrée du Roi, et portant des flambeaux.

Ils ont dit : Bois-Baudry !

Arrêtant Éloi qui passe, sortant de l'hôtellerie et bouclant son ceinturon pour se rendre à l'appel.

Soldat, répondez vite,

Le nom de votre chef ?

ÉLOI.

Urbain de Bois-Baudry.

C'est à l'hôtel Saint-Paul qu'est notre gîte,  
Demain matin nous serons loin d'ici.

Il sort.

ARMANDE.

Il est ici, bonheur suprême !

Il est ici celui que j'aime !

Urbain, mon amour, mon espoir,

Il est ici, je vais donc le revoir !

Rideau.

## ACTE DEUXIÈME

Le décor représente les jardins de l'hôtel Saint-Paul transformés en campement de routiers. — A droite, la tente du capitaine. — Au fond, la scène et le panorama de Paris.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

SOLDATS.

LES SOLDATS.

Après six ans de campagne  
Par l'Italie et l'Espagne,  
Et par cent combats meurtris,  
Poudreux encore des batailles,  
Nous revoyons tes murailles,  
O ville sainte, ô Paris!  
Après cette longue route,  
Tu vas nous payer sans doute  
Le sang répandu pour toi,  
Et tes beautés peu sévères  
Vont, en remplissant nos verres,  
Fêter les soldats du roi!

LES FEMMES, arrivant du côté de Paris:

Les voilà, ces vaillants soldats,  
Couverts de poussière et de gloire,  
Après tant de rudes combats,  
Nous allons vous verser à boire.

Les soldats s'empressent auprès des femmes.

ÉLOI.

Dames de la grande cité,  
 Vos sourires sont doux, votre voix velouté  
 Et nous reconnaitrons votre hospitalité,  
 Vous allez recevoir, que nulle ne l'oublie,  
 D'admirables présents rapportés d'Italie.

Danse de Ribaudes.

CHOEUR DES SOLDATS.

Amis, buvons à la maîtresse  
 D'un jour.  
 Amis, chantons avec ivresse  
 L'amour.  
 Maris trompés avec adresse  
 Toujours feront notre allégresse.

Ballet de Ribaudes.

CHOEUR DES FEMMES.

Votre devoir vous réclame,  
 Demain vous allez partir,  
 Mais nous garderons dans l'âme  
 Longtemps votre souvenir.  
 Où sont-ils ces beaux bijoux  
 Qu'à choisir on nous invite ?  
 Messieurs les soldats bien vite,  
 Donnez-les nous.

ÉLOI, commençant une distribution. Il est entouré par toutes  
 les ribaudes du ballet.

Blonde, à toi ce collier,  
 Où l'on voit s'allier  
 L'émeraude à l'opale ;  
 Ses feux se mêleront  
 Au doux reflet d'or pâle  
 Qui tombe de ton front.

SAINTE-ANNE.

Vit-on jamais pareil scandale !

ÉLOI.

Brune, pour vous encor  
 Ce beau bracelet d'or,  
 De mon amour l'emblème,  
 Et toi, rousse que j'aime,



## GALANTE AVENTURE

Vois, je t'ai, pour la fin,  
Gardé ce diadème  
Du travail le plus fin.

SAINTE-ANNE, les chassant et s'emparant de la cassette aux bijoux.

Qu'on déguerpisse à l'heure même.

LES FEMMES.

Non pas ! non pas ! nous voulons nos bijoux.

Elles bousculent Sainte-Anne et réclamant.

Où sont-ils ces beaux bijoux ?

Etc.

ENSEMBLE.

LES FEMMES, sortant.

Votre devoir vous réclame,  
Bientôt vous allez partir,  
Mais nous garderons dans l'âme  
Longtemps votre souvenir.

LES SOLDATS, les accompagnant.

Notre devoir nous réclame,  
Bientôt nous allons partir,  
Mais du moins gardez dans l'âme  
Longtemps notre souvenir.

## SCÈNE II

SAINTE-ANNE, ÉLOI.

Au moment où Éloi sort avec une femme dans le défilé, Sainte-Anne l'arrête.

SAINTE-ANNE.

Toi, l'ami, reste... aux arrêts.

ÉLOI.

Et pourquoi cela? Comment c'est à moi, et sur ma demande que le capitaine...

SAINTE-ANNE.

Auteur du scandale... le bas... (Il lui présente un long bas de laine emmanché au bout d'une pertuisane.) Trois cents mailles.

ÉLOI.

Je suis innocent.

SAINTE-ANNE.

Tricote! Mauvais soldat, l'éternelle orgie... les femmes en or... les jours sans sommeil!... tout!... les galères...

La femme rousse sort en riant aux éclats.

## SCÈNE III

ÉLOI, puis VIGILE.

ÉLOI, tricotant.

Fortune, voilà donc la gloire  
 Qu'on nous promet dans les combats!  
 J'obtiens, pour prix de la victoire,  
 L'honneur de tricoter des bas.  
 Ah! si c'était pour moi, qu'importe,  
 Je les ferai bien chauds, bien doux.  
 Mais c'est le sergent qui les porte.  
 Fortune! voilà de tes coups.

Pour te trouver moins ridicule,  
 En poussant ces aiguilles-là,  
 Soldat, rappelle-toi qu'Hercule  
 Aux pieds d'Omphale, un jour fila.

Oui, mais Omphale était charmante,  
 Et souriait si gentiment,

Pour le travail qui me tourmente  
J'aurai moi, quelque jurement!

Quand on est amoureux qu'importe !  
Je tricoterai nuit et jour,  
Si c'était ma belle qui porte  
Des bas fabriqués par l'amour.  
Pour te trouver moins ridicule  
En poussant ces aiguilles-là,  
Soldat, rappelle-toi qu'Hercule  
Aux pieds d'Omphale, un jour fila.

VIGILE, arrivant de droite.

Ainsi dans la compagnie toujours la même punition.

ÉLOI.

Oui, les bas pour le sergent.

VIGILE.

Tu crois peut-être que c'est pour y mettre ses pieds?...  
Erreur, c'est pour y cacher son argent.

ÉLOI.

Peut-être as-tu raison.

VIGILE.

Ce vieux brave a tant volé, pillé, rançonné et tout  
cela pour la plus grande gloire de sa patronne Sainte-  
Anne d'Auray ! C'est extraordinaire comme ce breton a  
toute sa vie abusé de cette noble sainte.

ÉLOI.

A propos, pourquoi l'appelles-tu Vigile, toi ?

VIGILE.

Parce qu'on m'a baptisé un jour de jeûne.

ÉLOI.

Ah ! relicheur de plats, dois-tu faire assez souvent  
mentir ton patron !

VIGILE, à part.

Malheureusement, je le glorifie plus souvent qu'à mon  
tour.

ÉLOI.

Dites donc, monsieur le duc de la Belle-Étoile, vous qui, à vous entendre parler, avez aujourd'hui tant de palais, un si nombreux domestique et au soleil tant... d'espérances... c'est donc pour ne pas réveiller votre livrée que vous venez coucher chez les autres! Je rentre à quatre heures du matin, je vous trouve étendu dans mon lit, et me voilà forcé d'attendre sur un escabeau le réveil de votre grâce; j'aurais cru que c'était assez de m'avoir emprunté mon argent.

VIGILE.

Si tu savais comme j'ai souffert de coucher ici, moi qui exècre tant les soldats! Ne me reproche pas ces heures de repos, j'en avais tant besoin! Le capitaine et moi avons passé une nuit délirante... des femmes... des vins...

ÉLOI.

Le capitaine et toi?... Es-tu assez hâbleur! Le capitaine est rentré à la onzième heure.

VIGILE.

Le capitaine?

ÉLOI.

Oui, le capitaine.

VIGILE.

A onze heures?

ÉLOI.

Oui, à onze heures, je l'ai vu, il m'a parlé.

VIGILE.

Le capitaine?

ÉLOI.

Oui, le capitaine.

VIGILE.

C'est bien possible, et je faisais confusion. C'est vrai,

je m'en souviens maintenant, le capitaine n'y était pas. C'est qu'il faut te dire que depuis huit jours je poursuis une intrigue avec une dame de la cour...

ÉLOI.

... Des miracles.

VIGILE.

Ceci est une plaisanterie trop facile; avec moi, elle frise le mauvais goût. Il s'agit d'une princesse exquise qui m'avait donné rendez-vous...

ÉLOI.

.. Sous un pont?

VIGILE.

Je te ferai observer qu'avec toi toute conversation devient impossible, tu interrogés et tu interromps. Ah! soldat, va!

ÉLOI.

Tes jours d'ivresse et tes nuits d'amour, je les connais, tu les a passés dans mon lit, quand moi, je sommeillais sur un escabeau. Je te pardonne encore pour aujourd'hui, mais, de grâce, choisis à l'avenir une autre auberge.

## SCÈNE IV

LES MÊMES, GILBERTE.

GILBERTE, à la sentinelle.

Monsieur le garde, auriez-vous l'extrême obligeance de me dire. .

VIGILE.

Vous ici, Gilberte! Que faites-vous céans et pourquoi votre présence?

ÉLOI, avec envie.

Il connaît aussi celle-là!

GILBERTE.

Ce n'est pas pour vous.

VIGILE.

Je m'en doute un peu, puisque vous ignoriez que je fusse en ces lieux.

GILBERTE.

Je viens m'informer si le capitaine de ces soldats est bien M. le chevalier de Bois-Baudry.

VIGILE.

Qu'est-ce que cela peut vous faire? Et y aurait-il sans que je m'en doute, quelque chose qui pût vous faire songer à ce chevalier que vous n'avez jamais vu? Qui vous envoie?

GILBERTE.

Ma mattresse.

VIGILE.

Madame de Chandor! C'est donc elle qui s'est chargée de payer la solde.

GILBERTE.

Depuis hier au soir, madame de Chandor m'a prêtée à madame de Narsay, dont les gens sont partis pour sa terre. Jusqu'à tantôt je suis à son service.

VIGILE.

Si tu es au service de madame de Marsay, la présence ici m'est suffisamment expliquée, cœur candide, âme innocente! Oui, ma charmante Gilberte, vous êtes ici chez le chevalier de Bois-Baudry, mon illustre ami! Voilà la tente du vainqueur de Marignan! Au plus fort de la bataille, le roi François 1<sup>er</sup> nous dit à tous deux: Monsieur de Bois-Baudry, désormais le guidon de votre compagnie sera rouge, car vous venez de le teindre de votre sang.

ÉLOI.

Ça n'est pas vrai!

VIGILE.

Comment, pas vrai?

ÉLOI.

Non, non, c'est faux. Le roi n'a pas dit cela, il ne peut pas l'avoir dit.

VIGILE.

Avec cela que tu pouvais l'entendre.

ÉLOI.

Menteur! Le guidon de la compagnie est bleu.

VIGILE.

Tiens! c'est vrai, je l'avais oublié!

GILBERTE, regardant Éloi.

Ah! que c'est drôle! Et qu'est-ce que fait celui-là?

VIGILE.

Ne vous en occupez pas. C'est un guerrier aux arrêts. Vous me disiez donc que madame de Narsay envoie chercher le capitaine?

GILBERTE.

Oui.

VIGILE.

Déjà!... Comme j'avais raison de lui promettre l'amour des plus belles et des plus nobles. (A ce moment Gilberte examine le bas et fait signe que c'est très bien tricoté.) Sans le savoir j'ai tenu ma promesse, car si je n'avais pas chanté, madame de Narsay ne fût pas sortie sur la terrasse et le capitaine n'aurait point eu l'occasion de l'emporter dans ses bras.

ÉLOI.

Mademoiselle, je n'y mets aucun amour-propre.

VIGILE, à Gilberte.

Alors, votre nouvelle maîtresse vous envoie vers le chevalier de Bois-Baudry.

GILBERTE.

On dit qu'il va partir dans une heure, et elle a si grande hâte de le revoir qu'elle sera ici même dans un instant.

VIGILE.

Madame de Narsay?

GILBERTE.

Elle connaît beaucoup le capitaine!

VIGILE.

Je voudrais bien savoir ce que... ce beaucoup veut dire d'heures?

GILBERTE.

Je parie que vous me faites encore là quelques mensonges.

VIGILE.

Chère mignonne, ce n'est pas à vous que je réponds; ce sont des confidences que je me fais à moi-même. Vous disiez donc que madame de Narsay connaissait... beaucoup le chevalier de Bois-Baudry?...

GILBERTE.

Et depuis fort longtemps.

VIGILE.

Longtemps! longtemps! Il n'y a pourtant pas loin d'aujourd'hui à hier.

GILBERTE.

Elle le connaît depuis son enfance.

VIGILE.

Elle a donc grandi dans une nuit?

H;



GILBERTE.

Et elle l'aime!

VIGILE.

Oh! je suis sûr qu'il le lui rend bien.

GILBERTE.

Si vous saviez par quel hasard elle a appris son arrivée à Paris?...

VIGILE.

Ce hasard-là est un peu mon ouvrage.

GILBERTE.

Vigile, pourquoi toujours mentir?

ÉLOI.

Oui, Vigile, pourquoi toujours mentir?

VIGILE.

Vous trouvez que je mens?

ÉLOI et GILBERTE.

Ah! ah!

VIGILE.

Mais je ne suis pas le seul, tout le monde ment!

AIR.

Mentir! c'est vraiment le seul bien,  
Qui ne sait mentir ne sait rien.Mentir! c'est un bonheur suprême,  
Une joie extrême,  
Sur terre il n'est qu'un vrai plaisir,  
Mentir! mentir!Que fait l'amant près de sa belle,  
Quand pour convaincre la rebelle  
Il fait un éternel serment?  
Il ment!

Que fait le prudent capitaine,  
Montrant la victoire certaine  
Au soldat qui tremble un moment?  
Il ment!

Que fait le poète qui chante,  
Lorsque sous la bise méchante  
Il redit le printemps charmant?  
Il ment!

Amour, courage, poésie,  
Toute chose exquise et choisie,  
Honneur en paix, gloire aux combats,  
Tout n'est que mensonge ici-bas.

CHANDOR, paraissant.

Pourquoi ce maudit capitaine n'est-il pas ici?

VIGILE.

Chandor! Je me sauve. Quand il n'a pas l'argent à la main, j'ai toujours peur de cet homme.

Éloi embrasse Gilberte qui lui donne un soufflet.

GILBERTE.

Tricotez!

ÉLOI.

Je suis à la maille du repos. (Regardant Vigile qui monte.)  
Ah ça! est-ce que tu vas encore te recoucher dans mon lit?

## SCÈNE V

LES MÊMES, CHANDOR.

CHANDOR.

Le roi m'a ordonné de payer à ces faquins douze mille sept cents pistoles. Je prélève là-dessus comme de juste

les deux mille livres perdues contre M. de Pardaillan — simple soustraction. Tout cela n'est rien ! Mais ma femme, ma femme qu'a-t-elle fait hier ? (Apercevant Gilberte.) Ah ! Gilberte ! toi ici ! qu'y viens-tu faire ? (Voyant le manteau accroché et contre lequel se blottit Gilberte.) Ciel ! ce manteau, celui qu'hier j'ai vu après... l'accident, sur les épaules de Vigile, le manteau du gentilhomme accouru... Tu connais ce manteau, je t'ordonne d'avouer que tu connais ce manteau.

GILBERTE.

Monsieur le marquis, je le vois pendu là pour la première fois.

CHANDOR.

Tu sais tout. C'est elle qui t'envoie, c'est pour ta maîtresse que tu es ici ?

GILBERTE.

Oui, Monsieur !

CHANDOR.

Et tu as le front d'avouer ! Coquine ! coquine !

GILBERTE.

Pourquoi coquine ?

CHANDOR.

Oui, toutes deux. Qu'a fait ta maîtresse hier soir ?

GILBERTE.

Et vous ?

CHANDOR.

Tu m'interroges, je crois. Je l'ai rencontré à dix heures, errant à travers les rues, dans un désordre extrême et vêtue d'une robe qui n'était point à elle. Confessée par moi, elle m'a refusé de me répondre.

GILBERTE.

Monsieur le marquis, c'est votre faute. Pourquoi avoir essayé de faire enlever madame de Marçay ?

CHANDOR.

Hein? qui? quoi? moi? enlever madame de Marsay. Madame de Marsay n'a point été enlevée. Hier soir, à neuf heures, au moment où... la chose se passait dans son hôtel...

GILBERTE.

Quelle chose?

CHANDOR.

La chose... elle était près de la reine. En rentrant au Louvre, je l'ai vue moi-même revenant en litière.

ÉLOI, chassant Vigile du haut de l'escalier.

Veux-tu décamper!

## SCÈNE VI

LES MÊMES, VIGILE.

CHANDOR, sautant sur lui.

Vigile! Je les tiens tous! Parle, toi, et surtout ne mens pas.

VIGILE.

Inutile alors de m'obliger à parler... Au reste pour le prix que vous y mettez quand on chante...

CHANDOR.

Ce manteau, celui que tu portais hier, appartenant au cavalier qui vous a rossé tous et a pénétré dans l'hôtel de madame de Marsay?

VIGILE.

C'est lui-même.

CHANDOR:

Et le cavalier s'appellé?

VIGILE.

Le capitaine Bois-Baudry.

CHANDOR.

Ce grand capitaine à qui le roi m'enjoint de payer la solde! Tu m'as dit qu'il était entré dans l'hôtel emportant une femme dans ses bras.

VIGILE.

Je l'ai dit, seigneur.

CHANDOR.

Je veux savoir quelle était cette femme.

VIGILE.

Ne vous en doutez-vous pas un peu, seigneur?

CHANDOR.

Je ne fais pas que m'en douter, seulement, alors tu persistes à dire que c'est madame de Chandor?

VIGILE, à part.

Madame de Chandor!... Ah! tu es jaloux! (Haut.) Je ne l'ai pas encore avoué, mais si vous consentez à me donner les dix pistoles dont hier vous m'avez frustré, je dirai tout ce que vous voudrez et comme vous voudrez.

CHANDOR.

Tu n'auras rien que des coups.

VIGILE.

Ne me payez jamais de cette monnaie-là.

CHANDOR.

Je m'emporte et j'ai tort... d'abord et ensuite je ne saurais rien. A quelle heure est-il sorti de la maison? ce gentilhomme?

VIGILE.

Au coup de dix heures.

CHANDOR.

C'est égal, Gilberte ! Fais des aveux, et je te donnerai quelque chose.

VIGILE.

N'en fais pas, il ne te donnerait rien.

CHANDOR.

Si !

VIGILE.

Non !

CHANDOR.

Si !

VIGILE.

Non !

CHANDOR.

Si ! alors elle a voulu se faire enlever à la place de son amie, et c'est elle ma femme, que le cavalier a défendue, sauvée... et.

GILBERTE.

Monsieur, Madame est parvenue à fuir.

CHANDOR.

Après !... Je le sais... mais avant et pendant ?

## SCÈNE VII

LES MÊMES, BOIS-BAUDRY.

BOIS-BAUDRY, à la cantonade.

Si jamais ce misérable argentier me tombe sous la main...

VIGILE, présentant Bois-Baudry.

L'homme au manteau, seigneur.

GILBERTE se sauve tout effrayée à la vue du capitaine.

Ah!

CHANDOR.

Elle le connaît! Donc c'était madame de Chandor!  
Il a l'air fort en colère, mais je le confondrai. Alors,  
après ma femme ce serait mon argent .. Rasons...

Je suis le marquis de Chandor,  
Portant de gueule à bezans d'or,  
Argentier du roi notre maître.

BOIS-BAUDRY.

Marquis, vous m'en voyez ravi,  
Le chevalier de Bois-Baudry  
Ne demandait qu'à vous connaître.

CHANDOR.

Nous avons, s'il vous plait, certain compte à régler,  
Je crois, monsieur le capitaine.

BOIS-BAUDRY.

Un compte! la chose est certaine,  
Et je ne vous cherchais que pour vous en parler.  
Douze mille sept cents pistoles.

CHANDOR.

Assez d'inutiles paroles.

BOIS-BAUDRY.

Inutiles! Comment? lorsque nous attendons  
L'argent pour déjeuner.

CHANDOR.

Monsieur, mille pardons.  
Mais nous reparlerons tantôt de cette affaire.

BOIS-BAUDRY.

Tantôt, non, marquis, je préfère  
Que nous l'achevions tout d'abord.

VIGILE, qui se relève du banc sur lequel il était couché

Tantôt! Vous la baillez bonne!  
Dans une heure ici plus personne!

ACTE DEUXIÈME

53

BOIS-BAUDRY, représentant son compte.  
Voyons, nous sommes bien d'accord,  
Douze mille sept cents pistoles.

CHANDOR.

Pardon.

BOIS-BAUDRY.

Je n'en saurais rabattre deux oboles.

CHANDOR.

De grâce.

BOIS-BAUDRY.

Pas un sol.

CHANDOR.

Je ne sortirai pas

Sans savoir...

BOIS-BAUDRY.

Sans payer la somme.

CHANDOR, montrant Vigile.

Sans savoir ce qu'a dit cet homme.

VIGILE.

Qui? Moi? Je n'ai rien dit, j'arrive de ce pas.

CHANDOR.

Tu n'as pas parlé tout à l'heure  
D'une femme?

VIGILE.

Si j'ai dit un mot, que je meure!

CHANDOR.

Qu'on avait sauvée.

VIGILE.

Qu'est-ce là?

CHANDOR.

Hier au soir.



VIGILE.

La bonne histoire que voilà.

ENSEMBLE.

BOIS-BAUDRY, VIGILE.

Il voudrait, je gage,  
 Nous tromper,  
 Et par son langage,  
 Nous duper.  
 Allons, brave homme,  
 Payez la somme,  
 Sans plus tarder.

CHANDOR.

Sur l'honneur, j'enrage  
 À crever.  
 Ils veulent, je gage,  
 Me bernier.  
 Gardons la somme,  
 Cherchons en somme  
 À la sauver.

BOIS-BAUDRY.

Assez d'inutiles paroles,  
 Douze mille sept cents pistoles.

CHANDOR.

Mais c'est ma femme.

BOIS-BAUDRY.

Mon argent!

CHANDOR.

L'honneur exige...

VIGILE.

Il est urgent.

CHANDOR.

L'homme au manteau.

BOIS-BAUDRY.

Laissons cet homme.

CHANDOR.

Qui l'entraîna.

VIGILE.

Vite la somme.

CHANDOR.

Dans cet hôtel.

BOIS-BAUDRY.

Puisque j'en viens.

CHANDOR.

A dix heures...

BOIS-BAUDRY.

Assez de riens,

Douze mille sept cents pistoles, c'est le compte.

VIGILE.

Vraiment le jaune au front lui monte !

BOIS-BAUDRY.

Je me lasse d'être indulgent,

Si vous n'avez sur vous la somme,

Allez me chercher mon argent.

CHARDOR.

Je sors, mais attendez.

BOIS-BAUDRY.

Nous vous suivons bonhomme.

VIGILE.

C'est ça ! Moi je demeure en attendant la somme.

ENSEMBLE.

BOIS-BAUDRY, VIGILE.

CHANDOR.

Il voudrait, je gage,

Etc.

Sur l'honneur, j'enrage,

Etc.

## SCÈNE VIII

VIGILE, seul, puis ARMANDE.

VIGILE, seul.

Décidément il y tient, et veut à tout prix que ce soit

sa femme! Parfois se trouvent chez les maris des obstinations bizarres! Avec tout cela je demeure sans un sou... Rien... (Renversant ses poches.) On dirait qu'elles sont percées!... J'attendrai... Mon capitaine m'invitera peut-être à déjeuner... (Musique.) Madame de Narsay!

ARMANDE, arrivant dans une barque conduite par son page.

Le capitaine qui commande aux soldats campés ici, n'est-il pas le chevalier de Bois-Baudry?

VIGILE.

Urbain de Bois-Baudry, oui, Madame.

ARMANDE.

Il n'est point encore parti?

VIGILE.

Il est au Louvre, mandé par le roi qui veut nous couvrir de gloire... mais il sera de retour dans quelques instants, daignez attendre ici même, noble dame, vous serez à l'abri de tous regards indiscrets... A la bataille de Marignan le roi François 1<sup>er</sup> nous dit à tous deux...

ARMANDE, l'interrompant.

Laissez-moi!

VIGILE, sortant avec les plus respectueuses allures.

Merci!

ARMANDE.

Tout mon être frissonne! S'il ne m'aimait plus... Oh non! non! c'est impossible, je l'aime trop! Lui aussi doit m'aimer toujours.

CHANT.

C'est là que je vais le revoir,  
Lui mon unique amour, lui mon dernier espoir.

Je vais revoir celui que j'aime,  
Je vais le revoir aujourd'hui,  
Et mon cœur est si plein de lui,

Que je m'y cherche en vain moi-même,  
C'est lui seul que je trouve en moi.  
Comment contenir mon émoi,  
Je vais revoir celui que j'aime.

La belle nuit dans ses longs voiles!  
Partout brille un astre vainqueur,  
On dirait qu'aussi dans mon cœur  
Un ciel s'ouvre tout plein d'étoiles.  
C'est là dans cet air embaumé,  
Que va venir le bien-aimé,  
Redis son nom, brise qui passe.  
Redis son nom, fleuve qui fuis.

Et toi, blanche étoile qui luis,  
Redis nos amours à l'espace.  
On dirait que les fleurs  
Éclosent sous les pleurs,  
Que m'arrache la joie.  
O parfumé caressants,  
Montez comme un encens,  
Vers celui que Dieu me renvoie,  
Car c'est là que dans un instant,  
Va revenir celui que j'aime,  
Celui que l'air et le ciel même,  
Et toute la nature attend.

## SCÈNE IX

ARMANDE, BOIS-BAUDRY.

BOIS-BAUDRY, entrant.

Armande!

ARMANDE.

Urbain!

BOIS-BAUDRY.

Ma bien-aimée!

ARMANDE.

Mon ami !

BOIS-BAUDRY.

Jour délicieux !

ARMANDE.

Parle, ta voix m'a ranimée.

BOIS-BAUDRY.

Parle, ta voix m'ouvre les cieus,  
Armande que j'ai tant chérie !

ARMANDE.

Urbain que j'ai tant adoré !

BOIS-BAUDRY.

J'étais parti l'âme meurtrie,  
En me disant : je l'oublierai,  
Ou bien tombant pour la patrie,  
D'elle au moins je serai pleuré.  
C'est en vain que l'âme asservie  
De l'amour veut se délier ;  
Dieu n'a pas voulu de ma vie,  
Et moi je n'ai pu t'oublier.

ENSEMBLE.

C'est en vain que l'âme asservie  
De l'amour veut se délivrer ;  
Pour toi seul je souffrais la vie,  
Mais je ne cessais d'espérer.

BOIS-BAUDRY.

Arrière les regrets ! Le passé les emporte,  
Si nous avons souffert qu'importe ?  
Regarde donc autour de nous.  
Tout est oublié, tout est ivresse,  
Partout une immense caresse  
Descend du ciel plus clair, monte de l'air plus doux.

ARMANDE.

C'est comme une extase infinie,  
Qui du ciel descend dans mon cœur ;  
Comme une lointaine harmonie  
Où chante un invisible chœur !

Les entends-tu tous ces bruits d'ailes,  
 Qui passent dans l'air embaumé,  
 Et disent nos amours fidèles.  
 Les entends-tu, mon bien-aimé ?

BOIS-BAUDRY.

O nuit qui portes dans ton ombre  
 Cet immortel enchantement !  
 Que n'as-tu des heures sans nombre,  
 Comme les feux du firmament !

Ah ! qu'il est doux de vivre  
 Dans cet air qui nous enivre.  
 Sous le ciel qui nous bénit,  
 Par cette nuit étoilée,  
 Dont la caresse voilée  
 Nous embrasse et nous unit.

Sonnerie du clairon au loin.

BOIS-BAUDRY.

Voici l'aurore et le devoir est là,  
 Mes hommes vont venir... ô mon amie !  
 Dans un instant tu vas m'être ravie.

ARMANDE.

C'est vrai, tu pars ! M'abandonner déjà !  
 Déjà nous séparer ! Sais-tu que je t'adore  
 Et que pour moi te perdre est le pire destin !

BOIS-BAUDRY.

Accorde au soldat quelques jours encore,  
 Nous reprendrons alors le grand rêve sans fin.

ENSEMBLE

Nous reprendrons tous les deux le grand rêve sans fin.  
 O nuit qui portes dans ton ombre.

Etc :

Armande remonte dans sa barque et Urbain la contemple,  
 absorbé.

## SCÈNE X

BOIS-BAUDRY, VIGILE.

VIGILE, entrant.

Mes compliments, capitaine, la plus jolie femme de Paris.

BOIS-BAUDRY.

Tu l'as vue! Ah! n'est-ce pas qu'elle est belle?

VIGILE.

Je le repète, le plus jolie femme de Paris.

BOIS-BAUDRY.

Eh bien, son cœur est plus grand encore que sa beauté est éclatante.

VIGILE.

Je n'en doute pas, mon ami, je n'en doute pas. Elle est venue te dire qu'elle t'aime.

BOIS-BAUDRY.

Elle m'aime encore!

VIGILE.

Rien là-dedans qui m'étonne, tu t'es montré si brave et si vaillant.

BOIS-BAUDRY.

Je l'aimerai toujours.

VIGILE, à part.

Ce sera peut-être un peu gênant quand il changera de garnison.

BOIS-BAUDRY.

La chère âme a tout oublié pour venir jusqu'à moi.

VIGILE.

Toi, aussi, ce me semble, pour aller jusqu'à elle, notre rendez-vous d'hier, par exemple.

BOIS-BAUDRY.

Quoi?

VIGILE.

Ne fais pas le mystérieux avec moi, j'ai tout vu, et lorsque tu es venu au secours de cette noble dame, j'étais non loin, je dirai même plus, je t'attendais.

BOIS-BAUDRY.

Ne parlons pas de cela!

VIGILE.

Tu as fait comme tout bon gentilhomme doit faire. Mais pour tout bon gentilhomme on ne serait peut-être pas revenu sitôt.

BOIS-BAUDRY.

Qui revenu?

VIGILE.

Mais la dame d'hier soir, celle que tu as sauvée.

BOIS-BAUDRY.

Je ne comprends pas.

VIGILE.

Alors si tu aimes mieux, la dame de tout à l'heure.

BOIS-BAUDRY.

Mais quel rapport?...

VIGILE.

Il faisait donc bien nuit hier soir que tu ne l'as pas reconnue ce matin?

BOIS-BAUDRY.

Qui reconnue?

VIGILE.

Tu le sais, je t'aime bien, mais rien au monde ne sau-



rait m'être plus désagréable que de me voir pris pour un imbécile. Si tu ignores le nom de ta nouvelle maîtresse, je vais te l'apprendre : elle se nomme madame la comtesse de Narsay.

BOIS-BAUDRY.

Sang de Dieu! qu'avez-vous dit là?

VIGILE.

Ah! grand enfant, tu n'as donc plus l'habitude de boire, que le premier verre te grise!

BOIS-BAUDRY.

Tenez, je ne sais vraiment pas pourquoi je m'inquièterais de ce que vous dites, vous dont la bouche n'est que mensonge, et dont l'esprit n'est plein que des inventions les plus abominables.

VIGILE.

J'ai dit la vérité!

BOIS-BAUDRY.

Encore!

VIGILE.

Oui, j'ai dit la vérité, et ma foi tant pis pour vos amours, si elle n'est pas de votre goût.

BOIS-BAUDRY.

En garde donc!

VIGILE.

Vous pouvez voir que je me tiens aux ordres de votre grâce.

Tandis qu'ils se mettent en garde, on sonne l'extinction des feux. — Tous les soldats accourent. — En voyant les deux hommes aux prises, ils accourent immédiatement sur le lieu du combat. — Ils croient tout d'abord à une simple passe d'armes.

CHOEUR DES SOLDATS.

Holà! compagnons d'armes, holà!  
 En place et qu'on les regarde!  
 Tous deux sont tombés en garde,  
 Le bel assaut que voilà!

VIGILE, jetant son épée.

Cessons! Je verrais rouge!

BOIS-BAUDRY.

Allons, prends cette lame  
 Et défends ta vie, infâme!

VIGILE.

Je ne te tuerai pas. Non! cent fois non!

BOIS-BAUDRY.

Qu'es-tu donc toi qui par ta trahison  
 Ayant calomnié, flétri, semé la honte,  
 Versé dans les cœurs le poison,  
 Oses braver l'outrage et refuser raison.  
 Qu'on lui donne une épée et qu'il règle son compte

VIGILE, refuse l'épée présentée par Éloi.

J'ai dit la vérité.

BOIS-BAUDRY.

Quel trouble dans mon cœur.  
 S'il disait vrai, pourtant? Si c'était elle!  
 Elle dont la tendresse était tout mon bonheur,  
 Ce serait trop infâme! O torture cruelle!

ENSEMBLE

BOIS-BAUDRY.

Quel doute et quel tourment!  
 Lui qui m'aimait! Lui si plein de courage,  
 Briser mon cœur et supporter l'outrage!  
 Quel soupçon dans mon cœur descend!  
 O désespoir! ô torture cruelle,  
 S'il disait vrai! Si c'était elle!

VIGILE.

Fatal aveuglement!

Lui que j'aimais! Lui qui sait mon courage,  
 Me voir plier le front bas, sous l'outrage!  
 Il m'accuse d'un faux serment!  
 O pauvre Urbain! ta torture est cruelle,  
 Mais j'ai dit vrai! c'était bien elle.

ÉLOI, SAINTE-ANNE et LE CHOEUR.

Que croire en ce moment?  
 Lui qui l'aimait, lui si plein de courage!  
 Briser son cœur et supporter l'outrage!  
 Malheur à Vigile s'il ment!  
 De Bois-Baudry la torture est cruelle.  
 Fatal combat! Triste querelle!

BOIS-BAUDRY.

Si ta bouche a menti, Vigile, malheur à toi!

VIGILE.

Sur ma foi,  
 Sur le salut de mon âme immortelle,  
 J'ai dit la vérité.

BOIS-BAUDRY.

Prouve-le donc.

VIGILE.

Suis-moi!

Rideau.

## ACTE TROISIEME

Chez madame de Narsay.

---

Grand salon avec terrasse d'où l'on aperçoit le décor du premier acte. — Grande porte vitrée au fond et praticable. Porte à droite et porte à gauche. — Une table, à droite; des sièges.

### SCÈNE PREMIÈRE

GILBERTE, entrant.

Que d'aventures, bon Dieu!  
Et qui n'en perdrait la tête!  
Personne encore en ce lieu!  
J'en suis vraiment inquiète,  
Je croyais au moins trouver  
Madame ici revenue,  
Nouvelle déconvenue!  
Non! je crois vraiment rêver.

Récapitulons, en somme :  
Tâchons de nous souvenir :  
Des mendiants!... puis un homme  
Accouru pour les punir...  
Il me défend, il m'enlève!  
Il m'emporte sans témoins,  
Décidément c'est un rêve!  
Je veux le croire du moins.

Mais enfin, où est donc madame de Narsay... Elle ne viendra donc pas! Qu'est-il arrivé alors? (bruit au dehors.)

La voilà sans doute... (Elle va regarder à la fenêtre.) Vigile !  
Et l'homme d'hier soir avec lui !... Oh !...

Elle s'enfuit.

## SCÈNE II

BOIS-BAUDRY, VIGILE, *entrant.*

BOIS-BAUDRY.

Alors, nous sommes chez elle ?

VIGILE.

C'est ici sa demeure.

BOIS-BAUDRY.

C'est elle, c'est Armande que j'ai défendue hier... et suivie dans l'ombre ! Ah ! Vigile ! combien tu eusses mieux fait de me tuer tout à l'heure !

VIGILE.

Maintenant que tu sais tout, viens et tâche d'oublier.

BOIS-BAUDRY.

Va-t'en !

VIGILE.

Non, retournons ensemble. Sois homme ! La colère te conseillera mal. Les femmes, sache-le, peuvent être impunément légères et même traîtresses, leur faiblesse les défend.

BOIS-BAUDRY.

Non. Va-t'en, laisse-moi ! Je veux la voir, lui parler, lui tout dire ! Je l'aimais tant ! Trahi ! trompé ! par elle !

VIGILE.

Et avec lui ! (Voyant Gilberte.) Ah ! Gilberte !

Il sort.

BOIS-BAUDRY.

ROMANCE

I

Mortelle souffrance,  
Sur mon espérance  
Un voile de deuil descend désormais.  
Ici de mon rêve  
La douceur s'achève,  
Tout ce que j'aimais  
S'écroule à jamais.

II

Oui, mon cœur fidèle,  
Toujours rempli d'elle,  
Battit et l'aima dans un même jour.  
Ici m'est ravie  
L'âme de ma vie  
Et même sans retour,  
Mon unique amour!

## SCÈNE III

BOIS-BAUDRY, MADAME DE NARSAY.

BOIS-BAUDRY, reculant.

Elle !

ARMANDE.

Urbain, vous ici et avant moi !

BOIS-BAUDRY, à part.

Son regard a la pureté du ciel..

ARMANDE.

Je vous quitte il n'y a qu'un instant et déjà je vous re-

trouve. Ah! ce n'est pas un reproche, allez, vous avez bien fait!... Je suis heureuse! Ah! qu'ils vont me sembler longs les jours qui nous séparent! .. J'avais l'intention d'abandonner cet hôtel... J'allais partir aujourd'hui même!... Je reste!... Je reste!... Vous aussi, vous ne partirez plus, n'est-ce pas? Nous nous verrons souvent... vous viendrez chaque jour... vous resterez le plus longtemps possible... J'ai retrouvé mon ami... mon grand ami... Urbain, vous m'aimez toujours, n'est-ce pas?

BOIS-BAUDRY.

Ah! si je vous aime!

ARMANDE.

Répétez-le moi, je voudrais vous entendre me le redire sans cesse, je suis si heureuse! Voyez comme mon bonheur éclate et rayonne autour de moi. Vous êtes là! je suis près de vous! Mais vraiment, c'est un miracle. Si on m'eût dit hier : Il sera là demain...

BOIS-BAUDRY.

Hier! Vous étiez bien loin de vous en douter, n'est-ce pas?

ARMANDE.

Vous souvenez-vous quand j'étais toute petite et qu'afolée de rire, vous m'emportiez en courant dans vos bras? Urbain, regardez-moi, souriez-moi... c'est moi, Armande! Je m'appellerai madame de Bois-Baudry, le seul nom que j'aie aimé.

BOIS-BAUDRY.

Vous eussiez pu en porter tant d'autres!

ARMANDE.

Je n'ai jamais rêvé que celui-là. Mais qu'avez-vous donc, Urbain? Vous semblez plein de tristesse et on dirait de l'amertume dans vos paroles? Ah! ne me regardez pas ainsi, vous me faites peur!

BOIS-BAUDRY.

Pour li... Vous devriez dire honte, Madamet!

## ACTE TROISIÈME

6

ARMANDE.

Honte! Qu'as-tu dit? qu'ai-je fait?

BOIS-BAUDRY.

Je vais vous le dire en effet.  
Quand vous m'avez trahi naguère,  
Mon cœur vous excusait tout bas  
Et j'étais parti pour la guerre,  
Voulant mourir dans les combats!  
— Ah! comme vous avez dû rire  
De celui qui dans son délire,  
Crut votre cœur semblable au sien.

ARMANDE.

Par pitié, que voulez-vous dire?

BOIS-BAUDRY.

Madame, vous le savez bien!  
Ce matin mes yeux vous ont retrouvée  
Et le paradis pour moi s'est rouvert,  
Le ciel me rendait la femme rêvée:  
C'était juste et doux! j'avais tant souffert!...  
Ah! c'était bien vous! et votre sourire  
Ment comme autrefois; mais j'y sais mieux lire  
Et j'entends briser mon lâche lien...

ARMANDE.

Urbain, par pitié, que voulez-vous dire?

BOIS-BAUDRY.

Madame, vous le savez bien.  
Je pars sans vous maudire! A vous, je dois, Madame,  
D'avoir su qu'ici-bas la femme n'a pas d'âme  
Et de sentir mon cœur enfin digne du sien!

ARMANDE.

Je suis folle! parle, de grâce!

BOIS-BAUDRY.

Vous le voulez? Eh bien, l'amant qu'à cette place  
Hier soir vous avez reçu, je le connais!



ARMANDE.

L'amant! l'amant!... qu'avez-vous dit?... Moi!... décidément, monsieur de Bois-Baudry, c'est par trop indigne et je me révolte sous l'outrage. Alors, ce n'est plus seulement de mes félicités perdues qu'il s'agit, c'est de mon honneur! Le mot que vous venez de prononcer creuse entre nous l'infranchissable abîme! Insultée, injuriée! menacée par vous! mon amour au désespoir criait et suppliait encore, mais soupçonnée! Jamais!

BOIS-BAUDRY.

Mais cependant, Armande, hier...

ARMANDE.

Je ne veux rien savoir... Non! ne parlez pas, votre voix me fait mal. Je vous ai aimé follement, éperdument, tout ce qu'un cœur pouvait contenir de dévouements et de tendresses, mon cœur en était plein pour vous! Adieu amour, adieu rêves, adieu jeunesse, adieu pour jamais!

Adieu mon bonheur, ô tristes amours!  
 Mon beau rêve, hélas! n'a duré qu'une heure!  
 Il s'est envolé, c'est lui que je pleure,  
 Il s'est envolé, brisé pour toujours!

ENSEMBLE.

ARMANDE.

C'en est assez! Tremblante sous l'outrage,  
 Trop longtemps je l'ai supporté.  
 Dans ta fureur, trouve au moins le courage  
 De me dire la vérité,  
 Je veux savoir la vérité.

URBAIN.

Malheur à vous! car enfin, sous l'outrage  
 Mon lâche amour s'est révolté.  
 Dans ma fureur j'ai trouvé le courage  
 De maudire votre beauté.  
 Oni, je maudis votre beauté.

Armande rentre dans ses appartements, après avoir fait un impérieux signe à Bois-Baudry de sortir.

VIGILE, entrant précipitamment.

Il y a ici quelque affreuse méprise. J'en arrive à croire que j'ai menti.

BOIS-BAUDRY.

Malheureuse!

VIGILE.

Mais bien à mon insu, je te l'assure; Gilberte, que je viens de confesser m'a bien dit quelque chose, mais c'est vague, très vague!... (Apercevant M. de Chandor qui vient.) Madame de Chandor et son mari, la lumière doit venir de là, écoutons.

## SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, CHANDOR, ISABEAU.

Vigile et Bois-Baudry se tiennent près de la porte.

CHANDOR, entrant.

J'étais sûr que vous reviendriez ici et, caché au fond de ma litière, je vous attendais près de cet hôtel.

ISABEAU.

Pourquoi me suivre et m'épier ainsi?... Après votre inconvenante et ridicule algarade d'hier, vous devriez plutôt rester coi et sans mot dire.

CHANDOR.

J'exige, Madame, le récit exact des événements qui vous sont survenus dans cette même soirée, dont vous parlez avec une si grande ironie. Je vous ai aperçue rentrant à l'hôtel à dix heures, seule, sans escorte, et dans un désordre extrême.

ISABEAU.

On dirait, sur mon honneur, que vous tenez absolument à ce que je réponde oui à tous vos soupçons.

CHANDOR.

Inutile de feindre. On ne me trompe pas, moi !

VIGILE, au public.

Alors, de quoi se plaint-il, ce bonhomme ?

ISABEAU.

Hier soir, des malandrins ont été payés par vous pour faire enlever...

CHANDOR.

Erreur ! personne n'a été payé par moi.

VIGILE, au public.

Je pourrais l'affirmer.

CHANDOR.

Répondez-moi, qui a été enlevée ?

ISABEAU.

Qui a fait enlever ?

CHANDOR.

Vous voyez bien que tout vous confond. Oui, Madame, je ne me suis pas égaré une seule minute et, en toute cette affaire, rien n'a pu dérouter mon flair si subtil. J'ai tout découvert et je triomphe, (Apercevant Bois-Baudry.) oui, triomphe, car voilà votre sauveur !

ISABEAU.

Qui, lui ? l'homme à la sérénade.

CHANDOR.

Voilà que vous parlez de sérénades à présent ! Et vous croyez franchement pouvoir me donner le change à l'aide d'aussi faibles moyens. Monsieur est le chevalier Urbain de Bois-Baudry.

ISABEAU.

Bois-Baudry ! quel bonheur !

CHANDOR.

Comment ! Quelle impudence ?

ISABEAU.

Quoi, Monsieur, vous seriez le chevalier Urbain de Bois-Baudry, l'ami d'enfance d'Armande ! Mais il y a des années qu'elle vous attend, qu'elle vous demande, qu'elle vous espère ! Elle ignore que vous êtes près d'elle, n'est-ce pas ? (Elle frappe sur le timbre.) C'est à moi que sera réservée la joie de lui apprendre un si grand bonheur. (Entre Gilberte.) Vite, vite, ta maîtresse ?

GILBERTE.

Dans ses appartements, Madame.

ISABEAU.

Attendez, Monsieur !

Elle sort.

CHANDOR.

Madame !

ISABEAU.

Ah ! laissez-moi, Monsieur.

## SCÈNE V

BOIS-BAUDRY, VIGILE, CHANDOR, GILBERTE.

CHANDOR, à Gilberte, qu'il traîne en scène.

Toi, reste... Elle sort, elle s'en va, elle s'en tire majestueuse et tranquille ! donc elle est coupable ! Oh ! les femmes, les femmes ! L'affaire, croyez-moi, ne s'arrêtera pas là... je n'ai plus peur ! Monsieur le capitaine !

BOIS-BAUDRY.

Monsieur !

CHANDOR, très humblement.

Hier soir un gentilhomme, vous, paraît-il, appelé par les cris d'une femme qu'on enlevait...

BOIS-BAUDRY.

Monsieur !

CHANDOR.

Pour quel motif ? je veux l'ignorer, est accouru au secours de la dame et l'a emportée dans ses bras. Vigile, ici présent et qui faisait sentinelle, pourquoi ? je ne veux pas le savoir, Vigile me l'a affirmé.

VIGILE.

Monsieur le marquis, vous savez bien que je suis un menteur.

CHANDOR.

Ce n'est pas vrai.

VIGILE.

Merci !

CHANDOR.

Silence !

BOIS-BAUDRY.

Monsieur l'argentier du roi, pourquoi le nom de madame de Narsay, a-t-il été mêlé à cette aventure ? Quelle femme a été sauvée ?

VIGILE, à Gilberte qui est revenue près de lui.

... ou perdue !

BOIS-BAUDRY.

Répondez, je l'exige !

CHANDOR.

Madame de Narsay n'a rien à voir en toute cette affaire ; à neuf heures, elle se trouvait au Louvre, rendant ses devoirs à la reine. C'est ma femme...

BOIS-BAUDRY.

Dieu soit loué !

CHANDOR.

Comment, Dieu soit loué ! Merci bien ! J'ai beau faire mille efforts pour disculper Isabeau, je n'y arrive pas. Quelle femme a été enlevée ?

VIGILE, à Gilberte.

Puisque tu sais que c'est madame de Chandor; car tu dois le savoir; sois sublime, sauve ta maîtresse!

CHANDOR.

Alors, si ce n'était pas madame de Chandor, qui était-ce?

GILBERTE.

Monsieur, c'était moi!

CHANDOR.

Toi?

GILBERTE.

Oui, Monsieur!

CHANDOR.

Toi! pas possible!

GILBERTE.

Pourquoi ça?

CHANDOR.

Au fait, pourquoi pas? C'était toi? Alors, ce n'est rien!

VIGILE.

Que vous disait-elle donc?

CHANDOR.

Rien! Est-ce qu'il sait?

GILBERTE.

Non!

VIGILE.

Quoi?

CHANDOR.

Rien! Je lui disais... d'abord, et ensuite... ce n'était pas madame de Chandor...

VIGILE.

Parbleu! Je vous le disais bien!

CHANDOR.

Moi aussi, je le disais, parbleu!

VIGILE.

Avant tout, que madame de Narsay ignore toujours que c'est toi qui hier soir as pénétré dans l'hôtel.

BOIS-BAUDRY.

Oh! oui, je t'en supplie, ma vie pour qu'elle l'ignore.

VIGILE.

Entendez-vous bien, monsieur le marquis.

CHANDOR.

Pourquoi?

VIGILE.

C'est que c'est vous qui allez vous dévouer.

CHANDOR.

Me dévouer, et pour qui? et pour quoi?

GILBERTE.

Je me suis bien sacrifiée, moi!

CHANDOR.

Sacrifiée! sacrifiée!... Tu m'as donc trompé tout à l'heure?

VIGILE.

Les femmes ne savent pas ce qu'elles disent.

CHANDOR.

Et moi qui ai cru ce qu'elle disait..

VIGILE.

C'est une faute!

CHANDOR.

Ah!

VIGILE.

Oui, monsieur le marquis, imitez-nous tous, il ne vous reste rien de mieux à faire que de vous dévouer.

CHANDOR.

Me dévouer; moi, jamais! D'abord, et ensuite, je n'ai pas l'habitude de ces choses-là.

VIGILE.

Prenez garde. Si le capitaine apprend votre entreprise contre madame de Narsay qu'il adore, je vous préviens que sa vengeance sera terrible.

CHANDOR.

Je n'ai pas peur du capitaine.

BOIS-BAUDRY, avançant.

Vous dites, Monsieur?

CHANDOR.

Rien! Ce n'est pas moi qui parle, c'est Vigile qui me conseille.

BOIS-BAUDRY.

Comment sortir de tout ceci?

CHANDOR.

Décidément on me rendra fou! Ce soldat ne me quitte pas du regard... Il me trouble autant qu'il m'inquiète, et il m'inquiète encore plus qu'il ne me trouble. Tout ce qu'on me fait faire ici manque absolument de logique... que dirai-je à madame de Chandor et que me dirai-je à moi-même?

## SCÈNE VI

LES MÊMES, ARMANDE, ISABEAU.

ARMANDE, vivement.

Ah! une telle injure venant de lui! Ah! c'est affreux, c'est horrible!



BOIS-BAUDRY.

Madame, au nom du ciel, ne soyez pas inexorable.

ISABEAU.

Je te l'ai dit et je te le répète. Étant un peu la cause de tout cela, il est de mon devoir d'intercéder en sa faveur.

URBAIN.

Armande...

ISABEAU.

Pardonne à ses jalousies et à son désespoir, seul si grand amour pouvait faire si grand outrage.

ARMANDE.

Soit, j'y consens.

BOIS-BAUDRY.

Ah!

ARMANDE.

Mais avant de m'engager, je veux savoir le nom de l'amant.

URBAIN.

Madame...

ARMANDE.

C'est vous qui avez prononcé ce mot... oui, de cet amant qui hier soir a pénétré dans ma demeure.

BOIS-BAUDRY.

Grand Dieu!

VIGILE, à Chandor qu'il pousse en avant.

A vous!

CHANDOR.

Madame, c'était moi!!!

TOUS.

Lui!

ARMANDE.

Vous, Monsieur, chez moi, la nuit, pendant mon absence, mais qu'y veniez-vous faire ?

ISABEAU.

Il y venait chercher sa femme au son des guitars et des tambourins. C'est un galant, M. de Chandor.

CHANDOR.

Quoi ! Isabeau, c'était...

ISABEAU.

Oui, Monsieur, c'était moi.

CHANDOR.

On m'a trompé ! on m'a trompé ! Gilberte, que me disais-tu donc ? Quoi, ma femme...

VIGILE.

Vous ne comprenez donc pas. (Signe négatif.) Votre femme fait comme nous tous, elle aussi se dévoue.

CHANDOR.

Elle aussi ! Ma tête se perd, mon cerveau éclate, je ne comprends plus rien.

VIGILE.

Monsieur le marquis, nous touchons à cet instant où les explications les plus nécessaires deviennent inutiles.

CHANDOR.

Tu crois ?

VIGILE.

La nuit pouvait être terrible pour tous deux, réjouissons-nous d'en sortir à si bon compte.

CHANDOR.

Moï, oui ! Mais toi, mon pauvre garçon, tu portes le...

VIGILE.

Je ne porte rien, je ne suis pas marié.

GILBERTE.

Mais tu m'épouseras, tu me l'as promis.

VIGILE.

N'y compte pas, mignonne, tu sais trop bien mentir.

CHANDOR.

Tu vois bien qu'elle a menti !

VIGILE.

Elle, mentir ! Je n'ai encore rien pu lui apprendre...  
 Capitaine, voilà tes soldats qui s'en vont, ton devoir est  
 de les rejoindre.

ARMANDE.

Déjà ? Mais vous reviendrez.

ROIS-BAUDRY.

Armande, vous avez été mon unique amour, vous se-  
 rez mon éternelle pensée.

VIGILE.

Oui ! aimez-vous, aimez-vous, tout est là !

Reprise en sextuor du motif du duo d'amour.

URBAIN, ARMANDE, VIGILE, GILBERTE, CHANDOR,  
 ISABEAU.

Amour, abrite sous ton aile,  
 Etc.

Rideau.

FIN